

Editorial

Il y a dans la défaite un enseignement dont on sous-estime par trop la richesse.

La volonté de vaincre à tout prix, le prestige exagéré que l'on attache à la victoire rendent parfois l'échec si cuisant que l'esprit du vaincu s'en trouve obscurci.

Nous y songions encore, il y a quelques semaines, en regardant à la télévision la finale d'un tournoi de football. La partie avait été égale lorsque, à mi-chemin du deuxième temps, une équipe marqua un but, puis un autre, s'assurant ainsi l'avantage et une promesse de victoire. Dès cet instant, l'équipe adverse baissa pavillon et renonça à l'offensive. La fin du match fut jouée en retrait, les « humiliés » se contentant de garder la balle au moyen de subterfuges dérisoires jusqu'à ce que le coup de sifflet de l'arbitre vînt mettre un terme aux protestations des spectateurs frustrés.

Plus récemment, une finale de tennis nous offrit le spectacle affligeant d'un joueur, reconnu comme un des meilleurs, perdant tous ses moyens, le contrôle de ses coups, de même que son sourire légendaire, donnant ainsi des armes à son opposant parce que, dès l'abord, celui-ci semblait en meilleure forme. Si, naturellement, la victoire d'une partie bientôt médiocre puisque inégale lui échappa, n'est-ce pas plutôt qu'il la voulait trop, et mal ?

Les exemples sont nombreux de ces crispations fatales, de ces défaites amères. N'y devons-nous pas voir que le « besoin de victoire » trouve d'autres inspirations que celle de « bien lutter » ? Car enfin, les honneurs, les louanges, voire les avantages matériels et sociaux qu'on prodigue aux vainqueurs ne sont-ils pas disproportionnés d'avec leur objet ? Cet élément de

chance dont l'absence est évoquée si souvent pour excuser les défaillances du héros sportif de l'heure et pour panser les blessures de l'orgueil du club ou de la nation, il a eu un rôle, lui aussi, dans l'issue du combat.

La victoire est récompense de la lutte, de l'effort soutenu. Elle ratifie la volonté de l'athlète d'être un jour le meilleur. Elle est aboutissement.

Mais la défaite ! En cela qu'elle est épreuve supplémentaire, elle est éducative. Révélatrice de certaines faiblesses, elle devient stimulant. Elle est gage de nouveaux espoirs, de nouveaux combats. Un échec bien compris aiguise le jugement, il fortifie la volonté, il enseigne une nouvelle maîtrise, plus profonde parce que plus éprouvée.

Ainsi ces sportifs africains — à qui nous dédions ce numéro — qui n'ont pas eu peur d'affronter à Tokyo les meilleurs et qui s'apprentent à cueillir le fruit de l'expérience au cours de leurs Jeux régionaux.

Ainsi le Français Michel Jazy, qui sombra dans l'arène olympique parce qu'il devait gagner et qui, passé l'intense déception, se reprit pour l'emporter plus tard sur ses adversaires d'octobre, de façon magistrale. Ainsi la nageuse Christine Caron, si jeune pourtant, qui vient de battre son heureuse rivale. Et combien d'autres encore...

Cette leçon s'applique à la vie, si l'on songe que celle-ci est à l'image du sport. A la différence près que nos succès ont souvent pour théâtre des domaines autres que ceux qui virent nos échecs.

Savoir perdre, c'est encore bien lutter.

Continuer la lutte, c'est connaître déjà une victoire.

La Rédaction.